

Hector et Achille

Autor(en): **Laurent, Ch.-M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **21 (1883)**

Heft 10

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-187633>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

pedi ; et dévai lo né on lè z'oïssâi tsantâ : « Qu'on déroule ! »

Et la Suisse fut sauvâie.

Eh bin, l'autro dzo, on gaillâ m'a contâ que lo syndiquo dè son veladzo ein avâi fè tot atant avoué lè z'inondachons que n'ein z'u quand la pliodze a fè fondrè tot ein on iadzo clia ramenâie dè nâi qu'est vegnâ stu l'hivai. Ma fion, on n'étâi pas à noce, et dein bin dâi veladzo, l'a faillu senâ ao fû po averti lè dzeins dè sè lèvà, po que ne sè trovèyiont pas niyi lo leindèman matin ein sè lèveint. Eh bin, cé certain gaillâ m'a de què sein l'ao syndiquo, on ne sâ pas que sariont dévenus per tsi leu, kâ lo riô coumeincivè à gonclliâ et ma fâi gâ dè dévant se l'avâi razâ.

— Adon, qu'a don fè voutron syndiquo po vo preservâ dè l'inondachon, é-yo fè à cé lulu ?

— Eh bin, quand l'a vu que lo riô allâvè débordâ, ye preind sa lotta, et portè derrâi sa maison on moué dè bourin qu'étâi restâ per dézô dâi dzéval-lès, lài met assebin on pou dè prin, cauquies écots, trâi dzerbès dè paille et onna leincholâ dè rebibès, et lài met lo fû.

— Et pi après ?

— Eh bin, et pi après ! ye va criâ ao fû, et quand lè dzeins voyont que bourlè soi-disant tsi lo syndiquo, kâ y'avâi onna lueu époaireinta, tsacon tracè avoué dâi siaux, dâi seillès, dâi seillons, méma-meint dâi baignolets et dâi breintès, formont duè filès du lo riô tantquie tsi lo syndiquo, et l'ont tant poâisi d'édhie que cein a gravâ ao riô dè razâ, et que l'ont étâ préservâ dè l'inondachon.

Vouaïque l'affèrè tât que lo m'a contâ cé gaillâ. Cein mè parè tot parâi on bocon soudzetâ cauchon ; mâ dein ti lè cas, se cein n'est pas onna dzanhie, cé syndiquo est on crâno zigue ; hôneu à li !

Hector et Achille.

I

Monsieur et madame La Bernardière, mariés depuis trois mois, étaient encore plongés dans les douceurs de la lune de miel, et, d'un commun accord, négligeaient leurs amis à un degré tout à fait illicite, quelque fraîchement et tendrement conjoint que l'on soit.

Monsieur, attiré chaque jour dans Paris (il occupait un poste important au ministère des affaires étrangères), était, jusqu'à un certain point, innocent des reproches qu'il eut deux ou trois fois occasion d'essuyer sur les boulevards ; mais madame qui, après les essuyés donnés à sa cuisinière et à sa femme de chambre, n'avait d'autre occupation que de lire des romans et de contempler dans plusieurs glaces à la fois son coquet et charmant visage, n'avait aucune excuse valable à présenter. Aussi s'en voulait-elle beaucoup. Elle plaignait particulièrement de toute son âme deux amies qu'elle préférait aux autres, qui habitaient ensemble la même ville en province et auxquelles, depuis l'annonce hâtive de son mariage, elle n'avait plus donné signe de vie.

A la fin d'une belle après-midi de printemps, en attendant l'heure du dîner, les jeunes époux devisaient nonchalamment dans leur joli salon, qu'ils venaient de meubler, et, du haut d'un cinquième de la rue de Prony, voyaient, par la fenêtre ouverte, le soleil couchant déverser ses derniers rayons sur les arbres, à peine frangés d'une verdure naissante, qui font l'orgueil du parc Monceau.

Un coup de timbre interrompit brusquement leur causerie et leur contemplation.

— Qu'est-ce ? fit le mari en se levant au moment où la porte s'ouvrait.

— Une lettre pour madame, dit la domestique qui avança la main.

La Bernardière prit la lettre et regarda l'enveloppe.

— Tiens, dit-il, une lettre de Fécamp. Ce sont probablement tes amies qui t'écrivent pour avoir de tes nouvelles. Le fait est que tu en prends à ton aise avec elles.

— Vilain, osez donc vous en plaindre !... Ces chères amies ! c'est vrai pourtant, Albert, je suis bien négligente, mais que veux-tu, je n'ai pas le temps.

Le jeune homme se mit à rire.

Adolphine décacheta, et ils lurent, appuyés l'un sur l'autre, l'épître suivante :

Fécamp, le 31 mars 188..

« Chère amie,

» Il faut vraiment que nous soyons douées d'une charité exceptionnelle pour nous déterminer à vous écrire après le silence persistant que vous gardez vis-à-vis de nous depuis que vous êtes devenue madame. Voulez-vous que nous en restions là de notre démarche ? en ce cas, ne répondez pas à ce petit mot. Désirez-vous au contraire renouer nos relations si bien commencées il y six ans ? donnez-nous de vos nouvelles, et *bien longuement*, par retour du courrier, et après-demain nous vous apprendrons la grande... Mais chut ! nous en disons trop. Voyons si vous nous aimez encore, ou, si, à défaut d'affection, vous êtes toujours digne fille d'Eve ?

» Amitiés tout de même à M. La Bernardière et pour vous de bons baisers.

» Vos amies,

CÉCILE, AGATHE. »

Les deux époux sourirent en se regardant et ils refermèrent la lettre.

— Quelle malice ! s'écria la jeune femme, plus intriguée qu'elle ne voulait le laisser voir. De quoi pourrait-il bien être question ?

— D'un mariage sans doute.

— Crois-tu ? mais non, elles n'auraient pu s'empêcher de l'écrire.

— Bah ! pour te punir de ta longue indolence, elles sont bien capables de retenir un secret qu'elles grilent, au fond, de dévoiler. A leur place, je te ferais chanter, et ne dirais rien avant d'avoir reçu une demi-douzaine de lettres.

— Dinons, dit en riant Adolphine, je leur écrirai ce soir.

Pendant le dîner, la conversation roula naturellement sur mesdemoiselles Cécile Beaupréau et Agathe Léonardy, deux charmantes filles de vingt à vingt-deux ans, bien dotées, orphelines toutes deux, amies dès l'enfance, qui, après la mort de leurs parents, avaient uni leur solitude, et, quoique n'ayant aucun lien de parenté, s'étaient liées comme deux sœurs jusqu'à mettre en commun leur existence sous le même toit.

Elles déployèrent en cette circonstance une adorable intrépidité et bravèrent en véritables héroïnes le bavardage de certaines familles aisées qui s'en allaient partout Fécamp déclarer que, *quand on avait de la fortune*, on n'agissait pas ainsi : bon pour des Anglaises de se donner comme ça des libertés ; cela pouvait être dans les mœurs de l'autre côté du détroit, mais le pays de Caux n'était pas en Angleterre !

Les gens sensés (c'étaient les hommes pour la plupart) les approuvaient au contraire, riaient des cancans, et nos mignonnes Cauchoises n'en faisaient qu'à leur tête.

— Qui sait si elles ne vont pas nous arriver ? fit Adolphine.

— Ce n'est pas probable, dit Albert ; tu sais bien

qu'elles ont déclaré, en répondant à ton faire-part, qu'elles refuseraient toutes nos invitations tant que nous ne serions pas de vieux mariés d'un an. C'est dommage : elles doivent être intéressantes, tes amies. Si elles n'ont rien de nouveau à nous annoncer, j'ai dans mes connaissances deux excellents maris à leur procurer.

— Je ne puis croire qu'elles convolent toutes les deux à la fois, reprit la jeune femme. Oui, il faut que je leur écrive ce soir pour avoir une lettre après-demain.

(A suivre.)

Recettes pour trouver un mari.

Plus de sens commun et moins d'esprit ; plus d'occupations utiles et moins de musique ; scruter mieux les mystères du ménage et moins les *Mystères de Paris* ; raccommodez ses chemises et ses bas et ne pas se faire des bracelets ; lire la *Cuisinière bourgeoise* et abandonner le *Journal des modes* ; prouver enfin aux hommes qu'ils trouveront une aide dans leur épouse et non un embarras. Quand les femmes seront bien convaincues de la bonté de cette recette, le nombre des célibataires diminuera.

Réponse à la recette précédente.

S'il y a des demoiselles qui cherchent des maris, à coup sûr, il y a des célibataires qui cherchent femme. Or, il nous paraît équitable de leur venir en aide et de leur fournir une recette pour trouver ce qu'ils cherchent :

Un peu de sens commun et un peu d'esprit ; plus de goût pour le travail et moins pour le cercle et les cafés ; faire provision de chemises et de chaussettes, plutôt que de fusils, de chiens, de pipes et de cigares ; lire dans la liturgie les devoirs d'un bon mari et laisser les épigrammes inutiles ; prouver enfin aux femmes qu'elles auront dans leur époux un protecteur et non un tyran. Quand les célibataires mettront en pratique cette recette, ils ne se feront pas une provision de serviettes avant d'entrer en ménage.

Boutades.

Une demoiselle se trouvait avec sa sœur cadette, qui sortait du pensionnat, dans une compagnie où quelqu'un conta une aventure galante. Mais la chose était dite en termes si couverts qu'une personne sans expérience de la vie n'y pouvait rien comprendre. Plus le récit était obscur, plus la jeune fille était attentive et marquait naïvement sa curiosité. L'ainée voulant, au contraire témoigner qu'elle avait plus de pudeur, s'écria : « Fi ! ma sœur, comment pouvez-vous entendre sans rougir ce que ces messieurs disent. « Eh bien, répond naïvement la cadette, je ne sais pas encore très bien quand il faut rougir. »

La demande suivante a été envoyée au commandant de gendarmerie d'un canton voisin par un Fribourgeois qui désirait être admis dans le corps, ou occuper un emploi quelconque.

Nous reproduisons cette pièce textuellement :

Monsieur

Je vous envoie ces quelques lignes monsieur, pour vous demander s'il aurait moyen par votre inter-

médiaire, si je pourrais entrer dans le corps de la gendarmerie dans le canton de Neuchâtel ou bien, si vous pourriez trouver une bonne place dans une bonne maison bourgeoise comme valet de chambre, ou dans un restaurant comme cuisinier en chef, ou dans une famille, comme pour tout faire, dedans et dehors j'ose vous dire que je suis muni de bons certificats, comme dans la gendarmerie je pourrais servir de cuisinier s'il faut veuillez bien vous intéresser pour nous s. v. p. dans une famille je sais tout faire j'ai l'habitude de faire la cuisine les chambres, un peu la couture la lessive du linge aussi bien qu'une femme, même repasser, gouverner le bétail traire dans une famille s'il se peut chez des catholiques romains. Je me recommande bien monsieur, je vous serai reconnaissant, réponse à cette adresse.

J'ai l'honneur monsieur d'être votre respectueux dévoué serviteur distingué.

(signature)

Guillaume, valet de chambre, a une peur atroce des armes à feu.

Il apporte à son maître le courrier du matin :

— Il y a encore une lettre pour monsieur.

— Où est-elle ?

— Dans l'antichambre. Je n'ai pas osé l'apporter. On m'a dit qu'elle était chargée.

Le syndic d'une de nos petites villes se faisait raser chez un barbier qui avait changé de local depuis quelques semaines.

« Avez-vous autant de pratiques depuis que vous êtes dans ce quartier ? demanda le syndic au moment où le barbier lui prenait le nez pour lui passer le rasoir sur les lèvres. »

— Voyez-vous, Monsieur le syndic, j'ai encore assez d'ouvrage, mais je ne rase plus que la crapule.

Fragments de dialogue entendu dans la rue.

— Qu'as-tu donc ? tu paraissais tout triste...

— Oh ! mon cher, je suis bien ennuyé, j'ai un tas de créanciers qui me tracassent continuellement des dettes...

— Tu dois une forte somme ?

— Non, mais beaucoup de petites ; et tu sais, les dettes, c'est comme les enfants, plus c'est petit, plus ça crie !

THÉÂTRE. — Demain dimanche 11 mars :

Le Fils du Diable,

grand drame en 5 actes et 10 tableaux, précédé de : *Les trois hommes rouges*, prologue, de MM. Paul Féval et Saint-Yves.

Bureaux à 7 1/4 h. — Rideau à 7 3/4 h.

On nous annonce pour jeudi, la soirée au bénéfice des artistes, qui ont choisi pour cette représentation le grand succès de la Comédie-Française : *Le monde où l'on s'ennuie*, de E. Pailleron. — Nous désirons vivement qu'un nombreux public y témoigne, par sa présence, de la reconnaissance que nous devons à ces artistes qui nous ont fait passer, cet hiver, tant de soirées agréables.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & C^{ie}.